

L'arlésienne

Sigrid L. Crohem

Cet été, je suis à Arles dans la ville ancienne. Les heures s'écoulaient pleines, je songe à mes rencontres antérieures sur cette terre au climat ardent.

Mon prénom me porte en Camargue, lieu rêvé de mon enfance. Malgré le mistral les ailes des moulins ne tournent plus, au profit des minotiers. L'odeur du froment n'est plus. Pourtant sous les micocouliers, le vent essaime les multiples parfums des herbes, saveur qui pénètre les lèvres d'un goût de thym. Il donne l'ardeur d'un nouvel univers. Le ciel est lumineux d'une présence invisible.

La Camargue, monde où l'animal sauvage et l'homme rude se sentent, s'affrontent, se reconnaissent, me fascine. Je traverse les marais, émergent genêts et myosotis. Dans la descente du soleil, les couleurs créent un climat évanescent sur les terres désertes. Je me dirige vers la manade, des cavaliers tournent autour des taureaux et les maintiennent en éveil avec leur trident. Ils me saluent d'un geste. Parmi eux, un gardian d'un physique robuste, au regard vif et à la voix grave, se détache.

Il vient vers moi aux abords des clôtures. Son prénom est Manuel. C'est un homme de la garrigue qui a toujours chevauché les mers salées. Son visage sillonné par le vent

exprime la sagesse de générations anciennes. Il me propose de visiter les enclos et de choisir un cheval.

Mon cheval a une longue crinière, une robe blanche. Manuel le selle pour moi et caresse son encolure d'une main familière. Après quelques conseils, je le monte en souplesse. Nous approchons les taureaux, certains se reposent, masses noires immobiles, d'autres se grattent obstinément contre les clôtures de fer. Leur couleur noire, polie comme du velours, aveugle le regard.

En fin d'après-midi, les gardians guident les taureaux vers le toril, les protègent des marais et les préparent aux prochaines ferias.

À la tombée du soir, j'accompagne Manuel au mas. Nous traversons le lac salé, mer dans la terre aride et flottante, parsemée de trèfles et de nénuphars rouges. Les vents tournent comme une valse effrénée avant de mourir dans quelque traîne lointaine.

Le mas est une maison basse au toit de chaume. Une lumière rouge pénètre par une fenêtre et reflète sur les murs de chaux quelques éléments de cuisine, bottes et vêtements de bergers. L'eau du puits coule dans les seaux et emplit le silence. Autour du feu confiné entre quatre pierres, nous préparons des grilla-des de poisson accompagnées d'une salade d'aubergines.

Lorsque la nuit recouvre le marais d'une brume froide, nos corps distants, pliés par le mistral qui ébranle la maison, se rapprochent, cèdent sur le sol brut et s'abandonnent au plaisir. Nos mains parcourent des territoires accueillants et suivent leurs formes nocturnes. Des perles de chaleur coulent sur nos lèvres. Manuel porte l'odeur des peaux tannées des taureaux qui, malgré les seaux d'eau en abondance et le savon rugueux, ne le quitte pas. Le vent souffle toute la nuit, assaille le cabanon et nous épuise.

Je me serre contre Manuel, il m'entoure de son bras, caresse ma chevelure enroulée autour de ses doigts. Nous nous endormons avant les rides de l'aube.

Au matin, je lui demande s'il connaît l'Arlésienne.

« *C'est une légende contée par un poète de Nîmes¹. Seul un berger l'aurait vue, au retour d'une transhumance, au carrefour des deux chemins* » dit-il.

Un sentiment étrange s'empare de moi comme une visite de ma propre histoire ; je devine l'Arlésienne, silhouette altière sur son cheval blanc, vêtue d'une longue robe rouge cintrée qui s'épanouit le long des flancs du bel animal. Un châle blanc de dentelle ourlée de fils rouges couvre ses épaules et sa chevelure brune est retenue par une natte de satin noir d'où s'envolent quelques mèches. Elle est parmi les fleurs et les feuillages qui flottent dans l'air frais d'une fin d'après-midi.

Le climat change, sombre avant l'orage. Une tension soudaine nous étreint alors que le vent ne cesse de soulever les chaumes. Manuel me parle d'un homme, un fermier qui habitait le Castelet, une ancienne demeure au bout d'une route bordée d'arbres touffus derrière lesquels descend le fleuve. L'homme était fou de l'Arlésienne et désirait l'épouser. Mais le jour des noces, elle ne vint pas. Ce même jour, un gardian se présenta à la ferme annoncer à la famille que l'Arlésienne partageait ses nuits, prouvant cette liaison par des lettres d'amour. Il la comparait à *ces oiseaux de la mer qui ne chantent que dans les orages*.

La brume recouvre le soir, un souffle murmure dans les roseaux quelques notes d'une mélodie, musique blessée qui s'élève un court instant pour retomber dans une solitude.

1. *L'Arlésienne* - Alphonse Daudet

Le lendemain, alors que Manuel est au toril, je chevauche dans la garrigue. La lumière est étale, le vent absent, les herbes sauvages se meuvent avec peine, gorgées d'eau et de sel. Derrière des bouquets de roseaux clairsemés, je distingue dans un pâle brouillard une belle cavalière à la chevelure brune. Juste le temps d'apercevoir l'approche d'un cavalier, quelques signes entre eux, et les silhouettes se fondent dans une brume. Ils se dirigent vers le sud, près des mers salées où les lieux sont déserts. Je les perds de vue et rentre au cabanon. La nuit est longue, un feu intérieur contrarie mes sens. Manuel est absent. Le vent se lève à nouveau et ébranle le mas comme un chalutier en pleine mer. Le froid emplit ma poitrine d'une douleur cuisante, l'angoisse des espaces du Vaccarès m'étreint. Je m'enroule dans les couvertures pour recouvrer mon calme.

Des images déferlent, expressions heureuses sur fond clair, un corps nu s'offre à quelque extase, saisi par l'amant de Camargue. La beauté se préserve au cœur des oliviers. Dans le miroir apparaît un visage nouveau, la chevelure remontée en une boucle tressée, des mèches rebelles coulent sur les épaules, le regard enflammé. Au fond de la pupille affleure l'horizon marin. La moitié du visage se penche contre la glace, regard bleu apaisé, tandis qu'un regard noir assombrit l'autre face. Une lueur orangée glisse le long des arcades, arrondit les lèvres, descend sur l'épaule gauche et, dans le secret, s'estompe sur le velouté d'un sein.

Au matin, je retourne à Arles. Le soleil caresse mes épaules, le ciel est empli d'oiseaux qui survolent les toits rouges. Des lieux étrangement familiers provoquent l'étonnement d'une mémoire oubliée. Je me retrouve au hasard de la marche devant une façade que je reconnais, un hôtel sous les feuillages accolé à des colonnes antiques.

Me reviennent des senteurs de bord de mer lorsque nous quitions les galets près des remparts d'Antibes, autre lieu, autre époque, autre amour. Nous allions dans les bois éloignés du village. Nous vivions aussi l'amour dans les grandes herbes, abrités par nous-mêmes, le bruissement d'oiseaux et le vent compagnons de notre intimité. Je respirais d'autres odeurs mélangées de sueur et de bois d'olivier. La passion s'installait puis l'attente insidieuse s'emparait de tout. À Arles, une nuit d'amour se faufile pour rattraper un temps déjà perdu. Dans un hôtel sous les feuillages, notre sensualité résiste à une mise à mort et nous livre à l'illusion du premier regard, des premières caresses, sexes enfouis dans un grand départ.

L'oubli est comme un désert de soi qui fraie son chemin dans un vide.

Je traverse les Alysamps, dédales de pierres et de cyprès. Je longe le fleuve pour passer le gué lorsque je suis attirée par le Castelet. La grille du porche est close et laisse entrevoir l'escalier de pierre qui descend sur la cour. La tourelle domine le corps de logis. Le puits à la margelle cerclée de vignes sauvages transmet à la demeure une mélancolie. Le fermier a disparu, il ne crie plus sa folie d'amour, la table de pierre et le banc sont désertés.

Au passage du gué, je respire une liberté nouvelle, des goélands argentés survolent le delta sous un ciel d'orage, des busards se hasardent au ras des berges. Au sud, les flamants plongent leurs têtes vers quelque nourriture dans les étangs. Les joncs frissonnent et griffent mes jambes. Sous les rais de lumière rouge, je me fonds dans cette solitude, happée par un bonheur attendu. Une cavalière vient à ma rencontre, je la reconnais dans sa robe rouge. Elle descend de cheval, approche lentement et me sourit. Enlacées, les pointes de nos seins domptent nos semi-nudités, nous nous confondons dans la brume.

Lorsque le crépuscule tombe, l'Arlésienne rejoint les profondeurs. Des vapeurs rampent et créent un prisme de couleur bleue à la lisière de l'eau.

Le toit de chaume émerge dans la garrigue, les volets sont encore ouverts. Des cendres du brasier fument entre les pierres noircies. Manuel est à l'arrière avec les chevaux, il me regarde, intense.

« *Je t'attendais* » me dit-il.

La nuit de Manuel

« *Je suis resté à la manade avec les gardians, jouant aux cartes et buvant des bières. De retour au cabanon, j'ai vécu quelque chose d'étrange, comme une autre présence. Je t'ai aperçue allongée sur une natte, pas tout à fait la même. Tu étais endormie. Je me suis approché et je t'ai embrassée. Ton parfum me semblait différent, ambré, je ne le reconnaissais pas. Tu dormais paisible dans une transparence que traversait un halo de lune. Je te regardais, tes longues jambes lissées dans des bas blancs. D'habitude, tu es nue et ta chevelure descend sur tes épaules. Celle-ci était relevée en une boucle et le grain de beauté entre les seins n'était plus. Rien n'éveillait ton sommeil. Or les marais ne dorment jamais une nuit de pleine lune, les souffles des herbes bruissent dans le clapotement d'une mer éveillée. Je sortis voir les chevaux. Ton cheval était dans la garrigue, d'habitude il reste près du porche. L'impression étrange s'estompa dans la nuit, je m'assoupis près de toi sous le halo qui pénétrait le cabanon. Au matin, je me suis retrouvé seul. J'ai rejoint la manade, l'esprit troublé par tes longues jambes, tes bas blancs me hantaient, je te préférais nue. »*

Je désire lui parler de cette nuit dans Arles, de cet hôtel, de ce passé déjà éloigné, surtout lui parler d'elle. Je garde le silence.

Manuel vit toujours dans le mas habité par une présence double, il me regarde et sourit. Il parle de *ces oiseaux de mer* qui

partent et reviennent toujours :

« Dans le silence, je me demande qui tu es, je te caresse, j'entends ton souffle et tes éclats de rire, d'autres nuits, tu es tellement silencieuse... Même ce grain de beauté entre les seins, je ne sais plus s'il existe vraiment »

Par nuit de grande lune, le reflet d'une constellation scintille sur nos peaux nues comme des myriades. Manuel les appelle « *étoiles d'Arles* ».

